

LE DRAPÉAU NOIR

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — Rue de Vauban, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

AVIS IMPORTANT

Nous invitons nos dépositaires arriérés à vouloir bien régler leur situation, faute de quoi nous serons obligés de leur cesser l'envoi du journal.

Même recommandation est faite aux abonnés dont l'abonnement est expiré.

LA HAINE

La révolution sociale pour laquelle nous travaillons ne peut se faire que par la haine.

Quelle puissance, en effet, la haine n'exerce-t-elle pas actuellement sur les rapports des individus entre eux !

Pourquoi, nous dirons les optimistes de la République et du progrès, venez-vous nous parler de la haine ? Laissez donc aux vieux temps de la féodalité cet instrument de discord et d'iniquité. Laissez donc aux régimes tombés, à la religion, aux religions, au fanatisme et à l'ignorance du passé ce sentiment abject de la haine et du mépris !

Certes, ce sont de belles paroles que de nous dire de ne plus songer à la haine, de ne songer qu'à l'amour de la République et de l'humanité, à la fraternité des hommes. Sans aucun doute, nous sommes de ceux qui souffrons le plus des horreurs de la société actuelle, qui subissons le plus cruellement les turpitudes des mystificateurs religieux, des affameurs et des exploiters des classes laborieuses, et qui, par conséquent, possédons au suprême degré le sentiment de la concorde, de la tranquillité et, disons le mot, de l'amour des hommes, parce que nous nous sommes, de fait, débarrassés de toute tutelle hypocrite et menteuse, de croyances surnaturelles, de toute prévention mystique, et qui sommes moralement affranchis, pour l'instant, de toute domination despotique, de tout pouvoir autoritaire, de toutes opinions gouvernementales, et parce que nous regardons avec une parfaite sérénité l'harmonie humaine et civilisatrice, qui régnera dans l'avenir lorsque l'individu aura véritablement conquis son indépendance aussi bien morale que physique et matérielle.

Pouvons nous donc nous débarrasser de ce sentiment, alors que nous voyons les cruelles dérisions de l'injustice et de la persécution, alors que nous avons vu se dissiper nos espérances ? Non, certainement.

Où donc est le bien-être, où est l'indépendance, où est la justice, où est la fraternité, où est la paix sociale que nous nous plaisions à rêver autrefois, dans la République ? Qu'y a-t-il de changé, en effet, dans la situation déplorable des classes laborieuses, dans l'exploitation atroce des ouvriers ? Rien, rien ; il n'y a de changé dans la politique que les hommes et l'étiquette. Il y a toujours le gouvernement avec prêtres et gendarmes, policiers et soldats, juges et geôliers ! Les prolétaires sont tout aussi misérables que par le passé. La République n'a rien fait pour l'affranchissement du prolétariat.

Oh ! nous dira-t-on, et le suffrage universel, qu'en pensez-vous donc, n'est-ce rien que cette réforme ? Allons donc ! Le travailleur, malgré son bulletin de vote, tombe d'inanition sur le pavé des rues — nous l'avons vu encore l'autre jour... Est-ce donc un chiffon de papier mis dans une urne qui lui donnera du pain ? Il faudrait être un imbécile ou un naïf pour avaler une pareille bourde. Mystification que votre suffrage dit universel, mais qui ne l'est pas du tout et qui ne peut l'être.

Ah ! certes, nous voudrions qu'il y ait partout la fraternité, qu'il n'y ait plus de ces discordes civiles qui ne sèment que la ruine et le désordre, entraînant des irréparables pertes de forces et de vie.

Ah ! nous voudrions que l'on n'entende plus parler de rivalités et de jalousies, nous voudrions qu'il n'y ait plus de ces mesquineries bêtes et lâches, car nous voudrions qu'on n'entende plus jamais parler de la haine, mais seulement de l'amour.

C'est justement parce que nous sommes les ennemis de la haine, que nous voulons voir disparaître les antagonismes monstrueux qui ensanglantent la terre, c'est parce que nous travaillons de toutes les forces de notre pouvoir à anéantir les sources de misère, de souffrance et de guerre que nous sommes ce que nous sommes : *des anarchistes*.

Mais si nous sommes les ennemis de la haine, si nous en parlons et si nous la semons partout où nous le pouvons, c'est parce que l'organisation économique de la société actuelle pousse les individus les uns contre les autres pour s'entre-détruire. C'est parce qu'elle ne fonctionne que par la haine et parce que les travailleurs ne sont que les victimes de la haine de leurs maîtres que nous voulons à notre tour la propager contre cette mons-

trieuse organisation sociale, contre toutes les institutions et administrations qui sont autant de pieuvres aux mille tentacules suçant le sang du deshérité de la lutte sociale. Le jour où nous verrons luire l'ère de la paix et de la justice, notre haine tombera ; soyez-en certains, parce qu'elle n'aura plus le droit de s'exercer, mais jusqu'au jour où la Liberté, la Fraternité, l'Égalité ne seront que de cruelles dérisions, ou des œuvres de peinture étalées sur les murs des monuments publics, prisons ou palais, nous ne cesserons de semer la haine contre les monstruosité iniques dont nous souffrons, dont nous pâtissons, dont nous mourrons petit à petit. Notre haine de vengeance et de revanche ne sera plus, lorsque la haine de l'autorité, des classes dirigeantes, des exploiters, des monopoleurs, des pisis aura disparu sous le souffle purifiant de la Révolution sociale et de la société nouvelle, qui se basera, elle, sur la réciprocité des convenances, sur l'amitié humaine, c'est-à-dire sur la concorde, le bien-être et la liberté.

Ah ! vous voudriez que nous ne parlions plus de haine, alors que nous voyons chaque jour grandir la misère et le chômage ? Alors que nous voyons des milliers de travailleurs se laisser choir sur la pente du désespoir ou de la prostitution vile ? Non, ne nous parlez pas de cela, nous ne pouvons ignorer que des travailleurs sont sans asiles et le ventre vide à côté des hôtels qu'ils construisent, des machines qu'ils ont fait fonctionner, des produits qu'ils ont créés, accaparés par une tourbe de fainéants et de gros ventrus, sous la protection de la loi, du tricorné et du sabre.

Nous ne cesserons de pousser les exploités à la haine contre les exploiters ; les foules à la haine contre les dirigeants, les Gallifets, les accapareurs de la richesse et du capital produits par les travailleurs. Et lorsque les asservis en auront assez des turpitudes et de l'exploitation bourgeoise ou aristocrate, capitaliste ou gouvernementale ; lorsqu'ils comprendront ce qu'ils doivent être, lorsqu'ils posséderont le sentiment de la haine contre tous ceux qui les commandent, qui les avilissent, qui les exploitent, ils sauront détruire l'édifice qui abrite cette organisation économique, — et la Révolution sociale sera bientôt commencée.

Alors, lorsque les inégalités et les injustices n'auront plus cours ; lorsque les Jacomets n'enverront

plus, par ordre des détenteurs du gouvernement et du code, les meilleurs défenseurs du pauvre vivre de la vie noire et horrible du cachot ; lorsque l'ouvrier ne sera plus l'esclave de son produit ; lorsque les perfectionnements du machinisme, les progrès des sciences profiteront à tous les êtres ; lorsque les jeunes gens ne seront plus obligés d'aller à l'abattoir ou d'aller mourir dans les contrées lointaines, au Tonkin, à Madagascar ou ailleurs, pour le plus grand profit des flibustiers et des agioteurs, alors, sans doute, nous pourrons parler de paix, de concorde, de civilisation ; mais tant que l'individu ne pourra se développer librement, avoir toutes les satisfactions possibles du ventre et de la pensée, nous pousserons partout et bien haut le cri de la vengeance, le cri de la haine. Oui, jusqu'au jour heureux où nous verrons l'anarchie entrer dans la réalité, nous pousserons les mécontents, les abusés, les victimes de l'ordre de choses actuel, à la vengeance et à la haine. Alors, mais seulement alors, nous parlerons de la fraternité humaine, mais jusque là nous crierons bien fort : Mort aux voleurs, mort aux exploiters et aux assassins du peuple, car ce sont eux, eux seulement, qui s'opposent à la justice, à la tranquillité sociale, à la Fraternité ?

Voilà ce que nous avons à répondre à ceux qui ont la naïveté de croire que les réformes politiques, ou même celles que l'on appelle sociales, amélioreront la situation terrible de l'exploité ; à ceux qui ont mis leur confiance dans le gouvernement de la République (comme si le mot république — *res publica* — chose publique, pouvait s'allier au mot gouvernement !) et qui croient naïvement qu'il transformera la société antagonique d'aujourd'hui. Non, que ces citoyens de bonne foi, qui nous exhortent à ne pas faire verser de nouveau le sang des travailleurs dans des insurrections, dans des émeutes, dans la guerre civile, comprennent qu'il est impossible de ne pas crier : honte et malédiction à cette société marâtre qui prive de bonheur et de jouissance la grande majorité de ses fils et qui les lie à l'autorité barbare et meurtrière qui est le règlement suprême de l'organisation sociale, qui est le manteau lugubre qui couvre les monstruosité, les iniquités et les crimes.

Œil pour œil, Dent pour dent

Si parmi les infamies, il en est une monstrueuse, dégradante, avilissante; une infamie qui ravale une partie de l'humanité au-dessous de la brute, c'est certainement celle qui force la jeune fille, sœur et fille de prolétaire à donner son corps, sa jeunesse, sa santé, sa beauté; tout ce que la nature s'est complue à lui donner, pour l'offrir au cochon mâle, dernier enchérisseur.

Est-ce à dire que dans le corps de cette pauvre femme, il n'y a rien à la place du cœur? Sont-elles donc ainsi bâties que l'honneur chez elles soit rayé du vocabulaire français? Non! comme les autres, elles ont eu un cœur pour aimer; comme les autres, elles aimaient qu'on les respecte; comme les autres, elles eussent aimé, ardemment désiré rester honnêtes, vertueuses, aimantes et aimées, toutes eussent pu devenir d'honnêtes femmes de prolétaires, mais elles n'ont pas pu. Un exemple va le prouver.

Une jeune fille d'une grande beauté habitait, il y a quelque temps, seule avec sa mère, une ville industrielle du centre, elle travaillait dans une filature: son patron (un animal du genre de celui que j'ai cité plus haut) voulut en faire sa maîtresse; refus de la jeune fille; elle fut chassée: un deuxième patron, pour qui elle travaillait, lui fit la même proposition; ceci ou la porte: elle quitta. Au bout de quelques jours, la faim la forçait à retourner d'où elle était sortie! Le viol par la faim fut consommé, et la pauvre petite mourait, trois mois après, d'une maladie de langueur!!!

Infamie!!! Il reste à la pauvre mère les yeux pour pleurer, et au patron la peine de recommencer l'intrigue par la faim!

La faim! savez-vous ce que c'est, amis lecteurs? Peut-être, n'est-ce pas, peut-être que, comme moi, vous avez ressenti les atteintes de la grande misère, et alors vous comprendrez comment la fille du prolétaire est obligée de se prostituer.

Mais ce que vous comprendrez aussi, j'en suis certain, c'est l'anathème qui sort de mon âme révolutionnaire; c'est le cri de vengeance qui déborde de mes lèvres de maudit de l'enfer social et que je crache à la face de la bourgeoisie corruptrice et vicieuse jusqu'aux moelles.

Oh! oui, qu'on le sache, il vient ce jour où ardemment désiré par nous; il est proche, d'autant plus proche, que les crimes de la bourgeoisie sont plus grands et plus nombreux, et alors....

Oh! alors, bourgeois, lâches et cruels, bourreaux de nos sœurs et de nos nièces, nous nous souviendrons. Oui, nous nous souviendrons, que dans vos jours de splendeurs vous avez porté vos mains sur les corps vierges des nôtres.

Vous n'avez eu ni cœur, ni pitié, et ni les larmes de la jeune fille, ni la douleur de la mère n'ayant pu attendre, nous nous souviendrons et à notre tour nous dirons:

Vous aussi vous avez des filles et des nièces qui sont jeunes et belles; vous aussi, avez chez vous le sang de votre sang, la chair de votre chair, et alors, comme vous, nous nous emparerons de ce que vous avez de plus cher, comme vous, nous remplirons les lupanars modernes de vos filles, après vous en avoir arraché les nôtres; et à ceux qui ont des motifs à la vengeance, nous leur dirons: Œil pour œil, dent pour dent.

TARTUFERIE

Dans notre numéro du 26 août, nous avons mis le journal le *Temps* dans l'obligation de nous répondre. Mais, suivant la coutume des insulteurs, le journal bourgeois n'a dit mot, il s'est renfermé dans un silence prudent, car il trouve, sans doute, que ce serait dangereux d'entrer en polémique avec les anarchistes et contraire à la tactique gouvernementale conséquemment.

Cependant, il nous semble que notre article était écrit avec toutes les convenances possibles, et qu'il n'y avait rien d'injurieux pour notre contradicteur, et que, pour être sérieux, juste et de bonne foi, il eût été de bonne mise de répondre à nos assertions. Nous nous attendions certainement à ce silence obstiné, mais il

était nécessaire de mettre au pied du mur, de renfermer dans un dilemme, ceux qui ont l'impudence d'écrire que les anarchistes, au contraire de tous les partis, de tous les hommes conscients, n'osent pas affronter la discussion franche et loyale, que nous ne répondons aux défis que par la grossièreté, la violence et les coups.

Sans doute, nous sommes parfois dans la nécessité de souffleter un drôle qui, lâchement, ne fait que nous calomnier, nous vilipender de la façon la plus répugnante, la plus honteuse, et nous nous soucions comme d'une guigne d'un soufflet appliqué plus ou moins proléairement sur la face ignoble d'un délateur; on le comprend, mais jamais nous n'avons refusé de discuter avec qui ce soit, pourvu qu'il discute sérieusement, qu'il combatte nos principes, par des arguments, par d'autres principes. Pourrait-on, en effet, nous citer un seul cas où nous aurions reculé? Certainement, non! Or, pourquoi le *Temps* se dérobo-t-il? Il demandait pourtant des contradicteurs, il y a quelques semaines, lorsqu'il discutait le manifeste des travailleurs socialistes de Londres; lorsqu'il voulait réduire à néant les « utopies » révolutionnaires, et lorsqu'il s'écriait: « Nous aimerions à rencontrer quelqu'un qui joignît les lumières à la conviction, et l'urbanité aux lumières. » Il y en a eu des contradicteurs qui ont su respecter ce qu'on appelle la politesse, et le *Temps* est resté coi, ou s'est perdu dans des généralités menteuses, ou dans des comparaisons injurieuses comme celles que nous avons relevées dans notre article.

Un de nos amis, lorsque parut l'article à propos du manifeste londonien, fut frappé dans son amour-propre anarchiste, et il se dit qu'il serait nécessaire de répondre immédiatement aux observations et aux demandes réitérées du rédacteur du *Temps*. Joignant le fait à la parole, il écrivit sa réponse, une longue réponse, qu'il montra à un professeur pour savoir s'il n'aurait point laissé échapper quelque inconvenance! On ne pouvait, il me semble, pousser plus loin l'urbanité: faire vérifier les fautes d'inconvenance! C'était le comble du scrupule, mais il le fallait pour ne point mériter le reproche d'impolitesse! La réputation était on ne peut plus courte, et cependant la feuille bourgeoise n'en fit aucun cas. C'est pourquoi nous savions que notre article aurait le même sort que la réponse de notre compagnon.

Que tirer de ces faits; quelle conclusion y donner? Cela est bien simple. C'est que les anarchistes ont frappé juste, c'est qu'ils sont eux les véritables ennemis, et tous les moyens sont bons pour pouvoir les détruire, les déconsidérer auprès du public. Avec tous les partis autoritaires, qu'ils s'appellent bonapartistes ou orléanistes, intrusants ou collectivistes, parti ouvrier ou parti bourgeois, il y a des accommodements, car ce sont tous des gardiens du temple de l'autorité, de l'Etat, du gouvernement; tous, s'ils ne gouvernent pas, aspirent à gouverner, tandis que les anarchistes ne veulent pas renverser les gouvernants pour se mettre à leur place, ils ne veulent pas se servir de la dictature et faire fonctionner le parlementarisme; mais ils veulent détruire le pouvoir de gouverner, ils veulent anéantir l'autorité qui est la source de tous les maux qui accablent les classes prolétaires.

Ah! certes, si nous nous avisions, par exemple, de modifier nos idées, de baser notre tactique sur l'autoritarisme; si nous commettions la faute de respecter le pouvoir, de nous lancer à travers la légalité, de modifier sur certains points notre théorie de Liberté entière, illimitée, peut-être s'aviserait-on de se mettre en meilleurs termes avec nos personnes, et les dirigeants ne relèveraient pas si souvent les « provocations directes au meurtre, au pillage, à l'incendie » dans les proclamations des groupes, dans le *Droit social* comme dans l'*Etendard*, dans la *Lutte* comme dans le *Drapeau noir*, mais comme c'est tout le contraire, point d'égards, point de ménagements avec ces indisciplinés, avec ces maudits perturbateurs, avec ces éternels révoltés et mécontents qui ont poussé l'audace jusqu'à s'attaquer au principe même du gouvernementalisme. Non, non, point d'apparence même de référence, il n'y a rien à retirer d'une condescendance quelconque; il n'y a rien autre chose à faire que de les calomnier, de les persécuter. Aussi, ne pouvant se montrer face à face avec nous, ces gens-là nous atta-

quent jésuitiquement derrière la coulisse, et si nous nous avisions de déchirer la toile, nous ne trouvons plus personne. On a disparu. Il n'y a que le vide, rien du tout. Mais nous saurons déjouer les intrigues; nous saurons déchirer les masques et mettre à nu les hypocrisies et les jésuitismes.

Quoi qu'il en soit, nous sommes fixés. Il nous fallait, du reste, une expérience, nous l'avons faite; cela nous suffit. Que l'on continue donc à nous lancer les épithètes les plus grossières et les plus bêtes. Tous ces beaux phraseurs, tous ces éloquentes, tous ces normaliens, tous ces cultivateurs de fleurs de rhétorique ne sont que des incapables; ils ne peuvent affronter la contradiction anarchiste: la vérité les choque, et comme les oiseaux de nuit, ils ont peur de la lumière.

Allez, continuez, continuez donc ô rhéteurs, ô philosophes, ô théoriciens de la jurisprudence, de l'injure, de la calomnie, à tout ce que vous pourrez dire nous répondrons: mensonge!

Associez-vous, ô thuriféraires de l'autorité, avez sur les anarchistes, sur les défenseurs de la vraie Liberté, nous n'en continuerons que plus ardemment notre petite besogne, et *et cætera!*

A CLAIRVAUX

Nous apprenons au dernier moment que notre coreligionnaire et ami Martin, de Vienne, condamné à quatre ans de prison par l'enjuigné Jacomet, est gravement malade. Une issue fatale est attendue incessamment.

Samalheureuse femme, mandée en toute hâte à son chevet, est partie lundi matin pour Clairvaux, où l'appelaient à grands cris notre vaillant ami.

D'après les nouvelles reçues, il paraît que Martin a lutté courageusement contre le mal qui le ronge, refusant les adoucissements de l'infirmerie pour ne point se séparer de ses amis, mais la force humaine a ses limites, ne pouvant plus remuer, n'obtenant sa respiration qu'aux prix d'efforts inouis, on dut le transporter à l'hôpital où depuis huit jours il râle, séparé de ceux qui lui sont chers.

Le régime draconien auquel sont soumis nos amis, n'a pas peu contribué à le réduire à l'état où il est; doué d'une santé frêle et délicate, il n'était pas fait pour endurer les tortures physiques et morales de la centrale.

Que ce nouveau crime de la bourgeoisie retombe sur sa tête. Jacomet et autres sbires, contemplez votre œuvre, nous vous attendons au grand jour révolutionnaire.

Rira bien qui rira le dernier.

LES TERMITES

Révolutionnaires

Après chaque écrasement de la révolution, au lendemain de juin 48, de décembre 51, de mai 71, les survivants les plus énergiques essayèrent de renouer les tronçons épars du parti révolutionnaire.

Ces hommes indomptables, qu'aucun revers ne pouvait abattre, insensibles à leur propre infortune, en dépit des dangers continuels auxquels ils étaient exposés, méditaient déjà de frapper de nouveaux coups contre la tyrannie renaisante, et d'anéantir les oppresseurs.

Ce n'est que dans les circonstances critiques et dans l'adversité que l'on peut apprécier les individus à leur véritable valeur.

Les paradeurs et les aboyeurs, qui n'ont alors rien à gagner, mais tout à perdre, se tiennent prudemment à l'écart, attendant patiemment du réveil de l'esprit public qu'une occasion surgisse pour qu'ils puissent faire valoir leurs petits talents de société, et nous inonder des torrents de leur éloquence catillinaire.

S'ils viennent à courir quelques risques, l'Univers du moins en sera informé; ils auront la chance de poser pour le martyr et tout n'aura pas été perdu pour eux.

Mais s'il est des âmes vulgaires, il ne manque pas non plus de natures d'élite, fortement trempées, qui dédaignent les

vaines satisfactions d'une popularité malsaine, vivent dans un désintéressement absolu, n'ayant d'autre étoile polaire que l'affranchissement intégral de l'humanité.

Révolutionnaires en creux, ils forment le plus étrange contraste avec les révolutionnaires en relief.

Les premiers n'ont jamais tiré parti pour leur compte des événements favorables au peuple; tandis que les seconds, profitant avec habileté du travail accompli silencieusement par ces impitoyables pionniers de l'avenir, se sont assimilés leur œuvre, dont ils recueillent tous les fruits, sans même avoir à craindre une revendication tardive.

Nous disions donc qu'à la suite de chaque victoire de la réaction, des groupes s'étaient reconstitués dans le double but de détruire la tyrannie régnante, et d'empêcher l'escamotage de la révolution prochaine.

De l'étude des faits et de l'examen des fautes commises, il ressortait l'évidence que rien de bien ne pourrait sortir d'un gouvernement quelconque, les gouvernants eussent-ils l'appui de la sanction populaire et fussent-ils élus, comme l'a été la Commune, sous les auspices de la liberté la plus entière.

Après de longs débats suivis de mûres réflexions, les deux projets suivants furent adoptés d'un commun accord:

1° Création d'un budget révolutionnaire;

2° Inauguration d'un régime de terreur contre les suppôts de l'inégalité.

La constitution du budget révolutionnaire était le point de départ de toute entreprise.

Pour agir, il faut en avoir les moyens, et les opprimés, dépouillés par leurs maîtres, n'ont que la pauvreté en partage.

La logique traçait donc la voie à suivre pour se procurer les fonds qui devaient alimenter la caisse libératrice.

Les moyens à employer dépendraient nécessairement de la nature des obstacles que l'on aurait à surmonter, et seraient proportionnés à l'importance de l'œuvre sociale qu'il s'agissait de faire triompher.

En un mot, on ne devait pas hésiter à recourir aux idées d'Archimède pour opérer la rénovation d'une société tombée en pourriture.

Par le second projet, conçu dans le même esprit, on se proposait, en frappant de terreur les égoïstes et les ambitieux, de relever le courage de ceux qui souffrent, et de rendre ainsi la révolution inévitable.

L'immolation des principaux chefs, telle que l'ont pratiquée les nihilistes, exige une grande dépense d'hommes et d'argent.

L'exécution d'ailleurs en est difficile, presque impraticable, pour cent raisons qu'il est aisé de deviner.

Aussi préféra-t-on au mode nihiliste, l'immolation des sous-ordres, qui présente bien plus d'avantages sans offrir les mêmes inconvénients.

Aujourd'hui, par exemple, tel fonctionnaire ou magistrat prévaricateur ouvrait la marche en payant de sa vie ses méfaits. Demain, c'eût été le tour d'un propriétaire avarice ou d'un fourbe de prêtre. Le surlendemain, aurait vu disparaître soit un délateur, soit un patron vampire, soit un chef arrogant qui se serait rendu coupable d'un abus de pouvoir vis-à-vis de ses subordonnés.

Et ainsi de suite.

L'indignité des victimes, combinée avec le mystère de l'exécution, devait produire, sur la masse, une impression exclusivement favorable au mouvement révolutionnaire.

La bourgeoisie, mise de la sorte en coupe réglée par des justiciers inconnus, se fût montrée féroce et imbécile comme à l'ordinaire; mais le coup n'en eût pas moins été porté, et bientôt les fureurs accumulées des détenteurs du pouvoir auraient précipité la catastrophe.

L'insurrection, que l'on ne perdait cependant pas de vue, était reléguée momentanément au second plan, comme entraînant le sacrifice d'un trop grand nombre de victimes innocentes et de gens de valeur dans les rangs populaires.

Ce que la *Main-Noire* vient de faire, en Espagne, sur une petite échelle, il s'agissait de le pratiquer en grand, mais de préférence dans les villes où l'espionnage est plus facile à dérouter que dans le fond des campagnes.

Ces diverses tentatives, qui ne réclamaient après tout que le concours d'un petit nombre d'adhérents, devaient s'effectuer sans qu'il y eût de groupements ostensi-

bles, ni listes, ni correspondances, ni archives.

L'histoire des trois périodes signalées au début de cet article n'a guère varié si ce n'est par l'introduction d'éléments plus jeunes avec les progrès du temps.

Toutes les dispositions étant arrêtées d'un avis unanime, il ne restait plus qu'à mettre à exécution le plan projeté, dont le programme était desormais circonscrit par cette formule : Où? — Quand? — Comment?

C'est alors que des symtômes de division commencèrent à se manifester parmi les membres du groupe, qui avaient jusqu'alors vécu dans un accord qui semblait parfait.

Pour les uns, sans désespérer, poursuivire jusqu'au bout l'œuvre ébauchée.

Quelques autres, par contre, tout en paraissant animés des mêmes sentiments, s'efforçaient de soulever des incidents dilatoires à l'effet de gagner du temps.

C'était un peu l'histoire du conseil tenu par les rats.

Ne faut-il que délibérer?

La Cour, en conseillers foisonne.

— Est-il besoin d'exécuter?

On ne rencontre plus personne.

Non pas que l'on fût en droit d'imputer cette recule à des sentiments de pusillanimité!

Non, il ne faut pas supposer les hommes pires qu'ils ne le sont en réalité.

Mais, soit que les uns ne se crussent pas suffisamment préparés pour une action immédiate; soit que d'autres, encore sous l'empire de discours, craignissent, en cas d'insuccès, d'encourir une pénalité déshonorante aux yeux du monde, ou n'entrevisant qu'avec effroi les conséquences possibles de leurs actes, un temps d'arrêt se produisit.

D'ailleurs, certains d'entre eux n'avaient peut-être pas renoncé pour tout de bon à la gloire et à la fortune politique.

Leurs antécédents les prédisposaient merveilleusement au rôle de publicistes et de conférenciers.

Ils ne pouvaient déceintement briser de gaieté de cœur leur carrière, ni compromettre leur avenir dans une entreprise qui n'était susceptible que d'attirer des persécutions sur ses auteurs sans autre compensation que celle du devoir accompli.

Quoi qu'il en soit des motifs vrais ou supposés qui animaient ces individus, c'est à partir de l'instant où il fallait mettre la main à la pâte que le mouvement de dislocation se produisit parmi les termes.

On en vit qui, prétextant des indispositions ou des voyages à faire, n'assistèrent plus aux réunions avec la même assiduité qu'aux précédentes.

Bientôt, contrairement aux engagements pris par eux, ces mêmes hommes ne parlèrent plus que d'organiser un vaste système de propagande publique et de conférences, dont ils espéraient les meilleurs résultats pour la Révolution.

C'était revenir sur la décision prise à l'origine. — De là à la désorganisation complète, il n'y avait qu'un pas : il fut vite franchi.

L'exaltation des personnalités prévalait encore une fois.

LA LIBERTÉ DE RÉUNION

O! opportunistes, intransigeants, possibilistes et autres profitards, ayez donc l'extrême obligation de nous prêter le microscope avec lequel vous apercevez ce que vous avez décoré du doux nom de liberté de réunion.

O! Saint-Ferry, Saint-Clémentineau, archi-saints Malon et Joffrin, aidez-nous à découvrir cette béate liberté que vous avez promise à tous les idiots qui vous ont donné leurs suffrages.

Nous invoquons vos éblouissantes lumières pour l'apercevoir, car, pauvres anarchistes que nous sommes nous n'avons encore pu trouver que des poursuites quand nous sortons des meetings, et des gendarmes quand l'administration juge à propos de nous consigner à la porte.

Voyez plutôt.

Quelques groupes anarchistes de Paris avaient organisé une réunion publique et contradictoire à Liancourt (Oise), un centre industriel où les ouvriers gagnent

facilement 3 francs en 16 heures de travail.

La déclaration fut exigée sur papier timbré; enfin, après beaucoup de temps perdu, le bienheureux récipiscé fut octroyé aux signataires, à qui l'on oublia pas de dire, par la même occasion, qu'ils pouvaient compter que cette réunion leur coûterait cher.

Les affiches annonçant la réunion furent apposées sur les murs de Liancourt. Grande fureur du commissaire de police, qui va chercher l'ordre de faire arracher ces criminelles affiches. Un moment après, les habitants de l'endroit jouissaient d'un bien agréable spectacle.

Le commissaire de police, un raclor à la main enlevait les affiches, et ce malgré la loi! Avant les affiches, et ce malgré la loi! (Quel dommage que les anarchistes n'aient pas passé par là en ce moment, que des coups de trique se sont perdus, mais chose remise n'est pas perdue.)

Après avoir vaincu les affiches, il signor commissaire, de sa plus belle voix, annonce à qui veut l'entendre qu'il arrêtera les orateurs à l'issue de la réunion, notamment le compagnon Raoux qui avait déjà eu le plaisir de lui dire quelques mots en réunion privée.

L'heure de la réunion arrive, le propriétaire, menacé par ce policier, refuse sa salle, on passe outre et la réunion commence par un discours du compagnon Montant, qui administre au malheureux commissaire une petite semonce qui n'a pas l'air de lui convenir.

Après lui, le compagnon Raoux prend la parole et s'exprime en ces termes :

Un commissaire de police, après avoir violé la loi qu'il a mission de faire respecter s'est vanté de nous mettre la main au collet. A ces misérables fanfaronnades, nous répondons :

Que ledit commissaire est trop lâche pour tenir sa parole, et que au cas où il voudrait mettre ses menaces à exécution, nous sommes parfaitement disposés à lui administrer la correction qu'il a méritée pour avoir déchiré nos affiches. Inutile d'ajouter que, la réunion terminée, l'éternel commissaire s'est prudemment éclipsé, crainte que l'aventure ne se terminât pas à son profit.

Aux derniers les bons.

A Rueil (Seine-et-Oise), une autre réunion avait été organisée, la déclaration est faite, la salle louée, les affiches placardées.

L'heure de la réunion arrivée, plus de 800 personnes se présentent à la porte du local pour aller entendre les orateurs révolutionnaires.

Quelques personnes avaient déjà pénétré dans la salle quand la gendarmerie arrive, revolver au poing, et fait évacuer la salle.

Des protestations s'élèvent de tous côtés, celui qui les commande (les bons gendarmes) s'écrie : *Foutez-moi tout ça à la porte.*

Force reste à loi. Mais voilà que plusieurs compagnons haranguent la foule sur la place publique, aux nez des *vingt-neuf de la salle de réunion.*

Grande fureur de toute cette engeance à tricorne, qui veulent disperser les groupes qui se sont formés.

Illico, on se met à parcourir au nombre de 3 ou 400, les rues de Rueil en chantant la *Carmagnole*, la *Commune*, le *Drapeau rouge* et autres chants révolutionnaires, et toujours suivis par les gendarmes ahuris de tant d'audace. Mais le plus charmant de l'histoire, c'est qu'arrivés devant la mairie, les expulsés s'arrêtent et donnent à M. le maire une sérénade qu'on aurait bien voulu interrompre. Mais voilà le *hic*, la population répondait aux chants révolutionnaires par des bravos et des cris de : *Vive la Révolution sociale! A bas les gendarmes!*

Devant un pareil accueil, les gendarmes, commissaire de police en tête, virent de bord et s'esquivent pour revenir plus nombreux. Un tricorne saisit alors un compagnon par le bras et veut l'emmener. Des cris de : *enlevez les gendarmes!* partent de tous côtés, et, bon gré malgré, la gendarmerie bat en retraite, l'oreille basse, furieuse de n'avoir pas le plus petit anarchiste à offrir aux enjuponnés de leur garnison.

Ce sera pour une autre fois, mais, prenez garde au feu!

Le groupe anarchiste l'Eclair.

Aux Criminels de droit commun

Vous qui êtes l'objet du mépris de vos semblables, et n'avez même pas, pour compensation dans votre infortune, la consolation d'une conscience pure ou le sentiment d'une utilité sociale, ne vous est-il donc jamais arrivé de scruter les causes de votre indignité?

Ne voyez-vous pas que tous les gouvernements, quels qu'ils soient, ne sont que des associations de malfaiteurs de la pire espèce, formées dans l'unique but de piller les nations?

Certes, vos méfaits, qui ne sont rien moins qu'héroïques, ne peuvent inspirer la réprobation et le dégoût, parce qu'ils ne sont dictés que par l'instinct d'un égoïsme brutal. Vous faites en petit ce que les classes dirigeantes exécutent sur une plus grande échelle, à cette différence près que les affiliés de la haute pègre n'éprouvent jamais de honte; et ne ressentent pas non plus ces remords qui viennent quelquefois troubler votre sommeil.

Et cependant que pèsent les forfaits réunis de la petite pègre si on s'avise de les comparer aux nombreux crimes commis à froid par les exploités de tout calibre!

Tous les détournements opérés au détriment des particuliers, et additionnés ensemble, ne représentent pas la trois millièmes partie du budget annuel, que dévorant en sûreté de conscience les brigands du gouvernement et leurs supôts!

Il faudrait des siècles aux assassins non patentés des deux mondes pour que le nombre de leurs victimes égalât celui que sacrifient impunément en une seule journée de guerre étrangère ou civile, les gouvernements réputés les plus modérés.

Ces magistrats corrompus, ces juges avilis qui vous prodiguent avec tant de désinvolture l'insulte et les années de prison; qui vivent de vos infamies, comme les catins de la prostitution, et les bouviers des excréments, ont toujours eu de plus que vous deux vices en partage : la lâcheté et l'imposture; car ils ne courent aucun risque, et, par-dessus le marché, se font encore passer pour des honnêtes gens!

D'où proviennent les profits du commerce, les bénéfices des entrepreneurs, les gages des fonctionnaires, la rente des oisifs, si ce n'est du plus pur de la substance de ce peuple imbecile, qui ne se lasse pas d'entretenir tant de fainéants?

Ah! vous pouvez hardiment marcher les égaux de tous ces brigands, et s'il y avait une préférence à établir entre vous, elle ne serait pas en leur faveur!

N'est-ce pas l'immonde police qui trafique des filles et organise ces petites bandes de voleurs qui servent à faire son jeu et à masquer les grosses pilleries qu'elle a montées sur un pied grandiose?

N'est-ce pas elle qui vous fait empoigner par ses agents, après vous avoir lancés en avant par ses compères, pour dépister les traces et donner le change au public sur la nature de ses opérations?

Avez-vous oublié que le chef de la police métropolitaine d'Angleterre, un certain Druskowith, fut reconnu pour être le principal instigateur et bénéficiaire des vols importants commis depuis ces dix dernières années au détriment des grands établissements financiers, et que cette scandaleuse affaire ne fut étouffée que grâce à la connivence de ses collègues et complices du continent?

Cessez donc de vous ravalier à vos propres yeux et ne souffrez pas d'être humiliés par ces scélérats hypocrites que les pires d'entre vous n'atteignent pas à la cheville.

Que si vous antécédents, vos habitudes et les iniquités de la loi bourgeoise ne vous inquitent pas de rebouger à vos pratiques criminelles, ah! du moins atténuez-en la portée en n'attaquant plus dorénavant que les riches et les gens en place. Epargnez les pauvres, les faibles, les travailleurs. A l'imitation de quelques brigands du temps passé, faites-vous des amis dans le peuple, mais soyez sans pitié pour ses exploités.

En agissant ainsi, vous rétablirez un équilibre salutaire, vous ferez acte de justiciers et du moins vous n'aurez pas à vous reprocher d'avoir fait pâtir des innocents.

Voyez les églises et les couvents qui

regorgent d'or et de pierreries inutiles. En rendant ces trésors à la circulation, vous aurez payé votre dette à la société qui ne peut attendre de vous d'autres services.

Songez que la révolution saura faire la part des entraînements, des fatalités sociales, qu'elle purifiera toutes les souillures, que vous n'aurez plus alors à rougir d'un passé à jamais évanoui, et que, comme tous vos frères, améliorés eux aussi, elle vous rendra heureux et libres.

CHRONIQUE LYONNAISE

Cyvoct en correctionnelle.

Le compagnon Cyvoct a comparu, jeudi dernier, devant la police correctionnelle pour des soi-disant injures adressées à un nommé Cuaz, exerçant la profession fort honorable de juge d'instruction chargé de l'affaire de Bellecour; ce juge d'instruction veut absolument que Cyvoct soit l'auteur de l'explosion et a usé même d'une certaine pression sur les témoins, qui tous ont déclaré ne pas reconnaître Cyvoct. Ceci ne fait pas l'affaire de M. Cuaz, qui voudrait certainement dans cette affaire gagner les palmes décernées à Jacomet après le procès des anarchistes.

C'est donc pour cela que Cyvoct avait adressé une lettre à M. Cuaz en lui disant qu'il était trop partial et qu'on voulait faire de lui un assasin, et c'est à raison de cette lettre que Cyvoct était poursuivi. Il paraît que dans le langage judiciaire le mot partial est une injure ou plutôt la vérité est une insulte.

M^r Minard, qui était chargé de la défense, a d'abord voulu déclarer que son client avait le cerveau attaqué, et il demandait à ce qu'il fût examiné par un médecin aliéné; mais le président l'a vivement interrompu, en disant : « Donnez-moi ma défense, vous êtes indigne de me défendre et je vous conseille d'aller vous faire soigner vous-même, car vous en avez plus besoin que moi! » Il aurait pu ajouter que s'il n'était pas fou, tout au moins il était *souff*, avec son nez bourgeonné comme une carotte; nous sommes sûrs qu'il ne se serait pas trompé.

Notre ami Cyvoct, reprenant sa défense, met au défi le tribunal de trouver un mot d'insulte au juge d'instruction dans la lettre qu'il lui a adressée; mais dit-il : « ce n'est pas cela que vous voulez, c'est de faire tomber la barbe à Cyvoct, sachez donc que je n'ai jamais refusé de me laisser couper la barbe, comme l'a dit la presse vendue de Lyon, mais je veux être photographié avant pour vous faire voir que Cyvoct est toujours et le même Cyvoct. » Il termine sa défense par une déclaration de principes anarchistes révolutionnaires; des applaudissements partent du fond de la salle. Le président menace de faire évacuer la salle au moindre geste qu'il y aura, et finalement condamne à un mois de prison notre ami Cyvoct.

Et voilà comment tombera la barbe à Cyvoct, dit le *Progrès Mouchard*, cette sale et dégoûtante feuille du parquet et de la police, nous l'avons déjà averti une fois que, s'il continuait à lâcher sa bave sur les anarchistes, nous étions prêts à aller lui donner une sérénade. Il ne le doit qu'à des circonstances toutes particulières si on ne l'a pas fait. Mais nous lui promettons que ce n'est que partie remise, et que tout au contraire le morceau sera mieux étudié pour être mieux exécuté. Gare alors à la grosse caisse!

CORRESPONDANCE

Mont sous-Vaudrey, 1^{er} septembre 1883.

Aux rédacteurs du *Drapeau noir*.

Et dites donc, vous autres, les Lyonnais! Il paraît que vous n'y allez pas de main morte là-bas? Vous tapez d'ér sur la politique depuis quelque temps : on commence à jaser pas mal de vous, puisque l'autre jour revenant déposer mes collets, j'entendis un groupe d'hommes, allant à la messe, débâter sur les petits-fils des voraces de la Croix-Rousse : le garde champêtre était avec eux et leur assurait que l'on en avait déjà fourré pas mal à l'hausto et que le reste ne tarde-

rait pas à y aller. Vous savez, chez nous, ce qui se dit et quasi-officiel : je ne sais pas, moi, mais il me semble que vous n'avez guère peur, et crédié, si j'étais lâbas ; j'en serais aussi, moi.

Dites donc les amis, quoique braconnier, je suis un homme tout de même, voyez-vous, et un journal, le numéro 1 du *Drapeau noir*, que j'ai trouvé ! En voilà une trouvaille ! que j'ai trouvé juste le lendemain du passage de notre M. Grévy dans la forêt (c'est lui ou un de ses amis qui l'a perdu), ma joliment amusé !

Vrai ! vous dites tout de même bien les choses, et si jamais Hippolyte le braconnier peut vous aider, je le jure sur la tête de ma mère Marguerite, comptez sur moi, v'là.

En attendant, la mère Jeanne est malade, je lui porte un lièvre pour la ravigoter ! je fais du socialisme à ma manière en aidant les autres, c'est pas notre M. Jules Grévy, lui, qui en ferait autant ; s'il tue un lapin, il le mange, si je tue un lièvre je le donne ; quand je peux et que je dois. M. Grévy, lui ne doit rien, il fait très bien ses affaires à ce qu'on dit.

A propos, dites donc ! Si vous avez besoin d'un de ces gros lapins, qui viennent quelquefois près de mes collèts ; vous savez, ne vous gênez pas, dans quelques jours, je vais m'arranger à vous envoyer une adresse quelconque, j'ai la vôtre.

HIPPOLYTE.
Braconnier du Jura.

St-Quentin, le 28 août 1883.

Un bon exemple. — Je vous adresse, sous ce pli, un mandat-poste de 6 francs, dont la moitié est destinée à la souscription pour les familles des détenus politiques, et l'autre moitié pour le *Drapeau noir*.

Voici dans quelles circonstances l'envoi de cette somme a été décidé : Il est de mode, dans la plupart des établissements de tissage mécanique de Saint-Quentin, de fêter la Saint-Louis, qui est la fête annuelle reconnue par les ouvriers tisseurs et fleur de notre localité. Généralement, MM. les patrons prennent part à ces fêtes en donnant une certaine somme d'argent aux ouvriers ou en payant le prix de messes dans lesquelles l'exploitation patronale et la misère ouvrière sont bénies par un jésuite quelconque. (Accouplement aussi édifiant qu'instructif du goupillon et du capital.) Ces fêtes, auxquelles les patrons s'associent, n'ont d'autre but que de faire croire aux naïfs et aux badauds de tous rangs et de toutes catégories, qui ne connaissent rien à la question sociale, que les ouvriers sont heureux puisqu'ils font fête, et que des rapports amicaux existent entre les exploités et les exploités, entre les repus et les meurt-de-faim, entre ceux qui habitent des taudis et ceux qui logent dans des palais ; en un mot, entre le travail et le capital, ce qui n'est pas et ne saurait être, tant que durera l'ignoble exploitation de l'homme par l'homme.

Or, cette année, dans un établissement où cette même exploitation règne dans toute sa splendeur, les ouvriers, devenus enfin conscients, se sont montrés réfractaires à l'organisation de ladite fête de Saint-Louis. Elle n'eut donc pas lieu dans cet établissement. Malgré cela, le patron qui a l'habitude de donner chaque année une somme fixe, la donna encore pour être distribuée à tous ses serfs. Quelques-uns de ceux-ci se proposaient de refuser leur part de cette gracieuseté patronale qu'ils considéraient comme une insulte à leur dignité d'homme et de socialiste ; mais, réflexion faite, ils se décidèrent à l'accepter pour la faire servir à notre cause, en l'envoyant à votre estimable journal.

N'avais-je pas raison de dire que c'était là un bon exemple. On le voit, les exploités qui autrefois criaient : Vive saint Louis ! crient aujourd'hui avec vous : Vive la Révolution sociale ! qui est leur dernière et suprême espérance.

A vous et à la Révolution.

Tribune Révolutionnaire

Firminy. — Compagnons du *Drapeau noir* ; voici comment ce gouvernement satisfait à nos justes réclamations et la manière dont nous sommes traités par ces gouvernants pourris de cette république bourgeoise, ces bons gouvernants qui se disent les protecteurs des

droits du peuple, de l'ouvrier et de la propriété individuelle et qui, en réalité, ne sont que nos bourreaux et nos tyrans, et ne sont vraiment que les soutiens de cet infâme bourgeois.

Compagnons, lisez et jugez :

La direction des aciéries et forges de Firminy voulant agrandir ce bagne, qu'on appelle Verdier, vit que le chemin qui va de Firminy à Sampicot contrariait ses desirs. Elle projeta de faire la déviation du chemin ; et en fit la demande au préfet ; à cet effet, on nomma un commissaire enquêteur, mais ce qui est inique et ridicule, c'est qu'on en nomma un qui par ses rapports industriels et commerciaux personnels, et par les rapports d'affaires que son beau-père et son beau-frère ont eus avec les aciéries de Firminy, avait intérêt à ce que la déviation du chemin fut accordée. A cette occasion et dans ce but, le directeur fit donner une réunion qui eut lieu à la maison d'école de Sampicot, où les intéressés étaient invités, et là, en son nom, un de ses subordonnés fit de belles promesses, leur disant que ça leur donnerait du travail, mais ce qui ne les empêche pas d'être diminués.

Les ouvriers ne furent pas dupes de toutes ces manières d'agir, sachant bien tout ce que l'on peut attendre d'un homme tel que lui, d'un homme qui devrait être le soutien de l'ouvrier et qui ne cherche qu'à lui nuire le plus qu'il peut ; il est des assassins qui sont moins coupables que lui, car en ôtant la vie du corps, au moins on n'a plus besoin de soins matériels, tandis que lui il les tue peu à peu, soit en diminuant leurs journées ou en satisfaisant ses rancunes personnelles, soit encore en ne réprimant pas les injustices que leur font subir certains chefs de service et contre-maitres. Enfin, qu'a-t-il fait depuis qu'il est directeur ? A-t-il cherché à améliorer leur sort comme il était de son devoir de le faire ? Eh bien, non ; la seule chose qu'il a faite, ça été d'accorder les dix heures de travail, encore on sait très bien pourquoi il a fait cela : c'est qu'il désirait la place de conseiller d'arrondissement ; il s'est servi de ce moyen pour parvenir à son but. Voilà la seule chose de bien qu'il a faite depuis qu'il est à cette place. Mais à quoi est-il bon alors : il n'est bon à rien ; mais non je me trompais, il est bon à être mis à une déviation d'un marchand d'habits ou à être placé au-dessus de ses bureaux pour servir de girouette, car pour girouette il en est une et une bonne, ou bien encore à être mis au milieu d'un champ de blé pour servir d'épouvantail aux oiseaux ; il n'aurait pas besoin de bouger les bras pour les chasser, car à son aspect repoussant et à sa mine rébarbative, les volatiles n'oseraient s'approcher.

Voici encore une des manières d'agir de cet infâme bourgeois : Voulant connaître l'avis des ouvriers sur la déviation du chemin, il les a fait signer, drôle de manière de connaître leur sentiment, puisque les ouvriers et les employés de l'usine n'ont aucun intérêt dans cette affaire, et que d'ailleurs leur approbation forcée et obligatoire ne pouvait avoir ni signification, ni conséquence ; mais les ouvriers savaient très bien qu'en refusant de signer c'étaient s'exposer à la haine et au ressentiment de cet être infâme qui ne reculerait devant rien pour se venger.

Enfin, comme un chien fidèle à son maître, il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour les contenter ; ils doivent être satisfaits puisque malgré les protestations des ouvriers, propriétaires des immeubles qui avoisinent ce bagne, tout fut inutile et la commission départementale conclut à l'adoption de la déviation du chemin, soi-disant qu'il avait été reconnu par eux d'utilité publique. Quels sont donc ces pourris, ces pauvres d'esprit qui composaient cette commission et qui ont osé nous jeter à la face cet odieux mensonge : utilité publique. Comment peut-il être d'utilité publique puisque l'usine Verdier ne représente qu'un intérêt privé et nullement l'intérêt général, et que la plupart, pour ne pas dire la totalité des actionnaires sont même étrangers à Firminy et aux localités environnantes, que leur intérêt est d'obtenir, sans bourse déliée, le plus de faveur possible de ces localités.

Savez-vous ce que ce gouvernement et ces bons gouvernants entendent par utilité publique, eh bien ! en deux mots, voici ce qu'ils entendent par utilité publique : tout ce qui peut porter atteinte et préjudice aux droits des paisibles citoyens et

satisfaire aux désirs immondes de cet infâme bourgeois qui a été et qui est le fléau, la haine et la honte de la France. Qu'on vienne nous dire maintenant que nous sommes sous une République juste et équitable ; mais non, nous sommes sous une monarchie dirigée par huit cents monarques, tous plus galeux les uns que les autres, et ne sachant que rire des misères du peuple. Quand donc viendra ce moment heureux où chaque citoyen sera possesseur d'une petite fabrique, où il pourra faire à son aise ce produit anti-bourgeois, vulgairement connu sous le nom de dynamite, pour pouvoir détruire toutes ces planètes parasites qui recouvrent le sol de la France, et qu'on appelle bourgeoisie, et qui croient nous traiter encore en esclave.

P.-S. — Au moment où je vous écris, les ouvriers puddleurs sont tous en grève, par suite de la diminution que leur impose ces bourgeois ; la diminution est énorme selon eux, elle est d'environ 1 fr. 50 par jour ; bientôt ils les feront travailler pour rien.

Un propriétaire anarchiste de Firminy.

Groupe parisien des anarchistes méridionaux.

Le groupe envoie ses félicitations aux énergiques grévistes de Marseille, et il espère qu'ils continueront dans la bonne voie où ils sont engagés, et que si, une fois de plus encore, ils sont obligés de rentrer à l'atelier, ce sera pour recommencer à la plus prochaine occasion.

D'autre part, le groupe parisien des anarchistes méridionaux ne saurait trop engager ses amis de Perpignan, Narbonne, Béziers, Cette, Bessèges, Toulon, etc., etc., à faire de la besogne. Sans doute, la propagande marche toujours bien, que ce soit dans l'Aude ou dans l'Hérault, mais il faut activer le mouvement le plus possible. Nous espérons donc que sous peu, une agitation excellente pour la cause sera commencée, et que nous aurons à nous en réjouir. Il y a trois ou quatre ans, alors que le mouvement anarchiste commençait à peine, que nous en étions encore à demi-quarteron, qui est devenu légendaire, il y eut dans le Midi une agitation anarchiste assez vive, et on connaît les résultats produits. Il ne faudrait donc pas s'endormir sur ces lauriers ! Allons, Plèbe, Alarme, Aurore, Misère, Audace, à l'œuvre !

La grève de Troyes. — La grève des ouvriers et ouvrières en bonneterie de la maison Lange et Chanvin continue. Ces vautours, dans une note adressée aux journaux de la localité, ont essayé de donner le change aux justes réclamations des grévistes ; mais ceux-ci ont immédiatement riposté par la déclaration suivante :

A NOS FRÈRES DE MISÈRE

Lange et Chanvin nient la grève des ouvriers rectilignes et des bobineuses. Nous comprenons que c'est leur intérêt. Quant à nous, nous maintenons et affirmons ce qui suit :

1° Dans le courant de février, les rectilignes ont commencé à faire une heure en moins, sans augmentation de salaire.

2° Dans le courant de juillet, la journée a été diminuée de une heure encore, sans augmentation de salaire.

3° On nous fait faire, pour le même prix, des bas d'une taille au-dessus.

4° Les bas portant deux tailles au-dessus, ne sont payés que pour une.

Nous pouvons prouver que la dernière diminution n'est pas moindre de 3 francs et peut s'élever jusqu'à 6 francs, en ne faisant que 8 heures et demie de travail.

Les bobineuses qui peuvent faire de 40 à 50 kil. par semaine, supportent une diminution de 0,08, soit un minimum de 3 francs par semaine.

Malgré les bruits calomnieux répandus avec intention par nos exploités, ni menaces, ni intimidation ne nous feront faillir. Nous sommes bien décidés à ne reprendre notre collier de misère qu'aux conditions de l'ancien tarif, et nous nous maintenons en grève.

La Commission de la grève.

Grève de Marseille. — La commission exécutive de la grève des ouvriers serruriers de Marseille nous prie d'annoncer que la grève est complètement

terminée et qu'ils ont triomphé sur tous les points de leurs revendications.

En conséquence, ils remercient toutes les Sociétés, groupes, syndicats qui leur ont prêté leur concours moral et pécuniaire, ainsi que la presse révolutionnaire de France et de l'étranger.

La commission prie les détenteurs de listes de souscriptions de vouloir bien les faire parvenir le plutôt possible au siège du syndicat, rue du Chêne, 2, salle du Kiosque, ou chez le citoyen Couloubrier, rue de la Loi, 3, Marseille.

Le compagnon J. F. est prié d'envoyer son adresse au compagnon Gustave Fallès, 28, rue N.-D.-des-Victoires, Paris, pour le renvoi de son manuscrit, intitulé : *De la Transformation ou de la Destruction de l'ordre social actuel.*

Notre ami Guérin nous prie d'annoncer à ses nombreux amis que par suite de son changement de domicile, sa nouvelle adresse est : rue Catros, 12, Bordeaux.

SOUSCRIPTION

Ouverte dans le *Drapeau noir* pour les détenus politiques

Report des listes précédentes.....	308 20
Naudot.....	» 50
Pérol.....	» 50
Chapoulin jeune.....	» 2
Une amie de Louise Michel.....	» 25
Un anarchiste, ex-détenu.....	» 50
Prosper Giriat.....	» 50
Un anarchiste malcontent.....	» 50
Le petit Brutus, 0,45 ; une qui est partisan de la destruction des patrons, 0,25 ; un partisan de la protection de la misère, 0,50 ; anonyme, 0,50 ; anonyme, 0,50 ; Besse, 0,20 ; Guillemot, 0,25 ; un ennemi de la magistrature, depuis le procès Morel, 1 fr. ; une chenilleuse, 0,50 ; un ami du v. r. socialisme, 0,50 ; une abrutié par sa faute, 0,50 ; une jeune plébéienne, 0,25 ; un comp. de la lutte à soutenir, 0,50 ; un compagnon qui la soutiendra, 0,50 ; un citoyen qui attend l'heure, 0,50 ; un citoyen qui attend le moment, 0,50 ; un vrai citoyen qui verse, 0,50 ; Tisserand, 0,50 ; excédent d'écot entre amis d'atelier, 0,50 ; excédent d'écot entre compagnons du groupe le <i>Poignard en main</i> , 1,50.....	10 40
Une exploitée de 70 ans.....	1 »
Palait.....	» 25
Louis Alémanus, du Creuzot.....	» 2 50
Liste n° 81, remise par le cit. Knittel.....	» 3 60
Excédent d'écot entre anarchistes.....	» 25
Collecte faite à l'enterrement civil du citoyen Guillemot.....	» 31
Excédent d'écot après le même enterrement, par un groupe d'anarchistes.....	» 3
Louis Antoine.....	» 20
Un partisan de la propagande individuelle par le fait.....	» 50
Un groupe d'ouvriers tisseurs de Saint-Quentin.....	» 3
Un anarchiste.....	» 2
Fabre l'évadé.....	» 50
Une amie de Louise Michel.....	» 25
Dury Maurice.....	» 50
Collecte faite à la réunion Brialou, à Villeurbanne.....	10 80
Clouet, de Rochefort.....	4 75
Lahite.....	» 5
Total.....	387 15
Versé à la commission de répartition.....	» 20
Total.....	367 15

SOUSCRIPTION

POUR LA PROPAGANDE RÉVOLUTIONNAIRE

Report de la première liste.....	22 50
Reliquat et vente de l' <i>Étendard</i> et du <i>Droit social</i>	» 5 35
Deux révolutionnaires italiens.....	» 2
Prosper Giriat.....	» 50
Une amie de Louise Michel.....	» 25
Un anarchiste ex-détenu.....	» 50
Palait.....	» 25
Collecte faite entre amis à l'enterrement civil de la petite Bordat.....	1 50
Un partisan de la propagande individuelle par le fait.....	» 50
Un groupe d'ouvriers tisseurs de Saint-Quentin.....	» 3
Souscription à Marseille : Un anarchiste qui désire mourir après avoir tué mille bourgeois, 1 fr. ; un Corse qui est préparé pour la Révolution, 1 fr. ; un anarchiste italien, 0 25 ; un ennemi des bourgeois de tous pays, 0 25 ; un Mayorquin anarchiste, 0 25 ; une Italienne connaissant la fabrication de la dynamite qui languit de faite sauter les bourgeois, 0 50 ; une victime du capital, 1 fr. ; un anarchiste qui languit, 1 fr.....	5 25
Un anarchiste.....	» 1
Une amie de Lovi e Michel.....	» 25
Total.....	42 85

Le Gérant : F. VITRE.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandi ère, 52
(Association syndicale des Ouvriers typographes)